

*It's not a cry you can hear at night. It's not somebody who has seen
the light. It's a cold and it's a broken Hallelujah.*

*(Ce n'est pas un cri que tu peux entendre la nuit. Ce n'est pas
quelqu'un qui a vu la lumière. C'est un Alléluia froid et brisé.)*

Hallelujah, Bastian Baker (Leonard Cohen)

Je frissonnais malgré les gouttes chaudes et salées dégoulinant avec une cruelle lenteur le long de mon visage. La chaleur extérieure avec ses trente-cinq degrés humides, bien qu'il soit vingt-trois heures, ne pouvait rien contre le liquide glacé qui coulait dans mes veines. Le contraste n'en était que plus saisissant, de la glace solide et robuste en plein désert.

Nous étions tous agenouillés autour de Rose, touchant, palpant, effleurant son corps habité de spasmes et étendu là, sur le sol, sur ce carrelage usé et poussiéreux. Autour de nous, des cris, de l'agitation et au loin les coups de fusil dont l'écho résonnait jusque dans mes os. Je n'osais quitter Rose des yeux parce que je savais que tout le monde comptait sur moi à cet instant. Tout le monde pensait que c'était à moi de prendre en charge la situation. Affronter leurs regards suppliants n'aurait fait qu'accentuer ma peur.

Elle se tordait de douleur, une main sur le ventre et l'autre dans la mienne, broyant un à un mes carpes, métacarpes, phalanges, phalangines et phalangettes. J'étais abasourdie, apeurée, sentant le lourd poids d'une pression insoutenable, d'une obligation de réussite dans une situation jamais vécue auparavant.

Car oui, c'était une situation unique. Mon amie gisant sur le sol du salon de sa tante à Conakry, un jour de coup d'État. Il faut reconnaître que la situation avait quelque chose d'abracadabrant. Un tel cumul de coups du sort pouvant presque faire croire à une mauvaise plaisanterie. Un voyage touristique supposé être somptueux, éblouissant, révélateur s'était transformé insidieusement, avec perfidie, en un cauchemar éveillé dont l'ambition était d'occulter la beauté des dix jours précédents. Le sourire de Morlaye, les danses de Poupette, les plats épicés de Fatou, les îles de Loos, le voile de la mariée, le mariage dans la rue, les yeux verts de Robin...

Ces derniers me fixaient, je le sentais. Mais je ne pouvais les affronter, j'avais peur d'y lire plus d'espoir que je ne pouvais en donner. Rose s'était effondrée quelques instants plus tôt et parce que j'étais infirmière en France, on attendait de moi que je sache réagir en cas de malaise de ce genre. Sauf que là, il ne s'agissait pas de soulager les piqûres de moustiques de Suzanne ou l'égratignure que Samuel s'était faite au pied alors que tout le monde lui avait déconseillé de porter des tongs au marché de Conakry.

Là, on parlait de Rose, notre fleur étendue par terre. J'aurais su réagir si tout ça s'était passé dans mon service, chariot de réanimation à portée de main, personnel compétent à mes côtés et confiance en moi absolue. Mais non, nous étions en Guinée, tous les cinq. Suzanne avait posé la tête de Rose sur ses genoux, Samuel était debout, tentant d'apaiser ses proches paniqués par la situation à la fin d'une journée déjà éprouvante, et Robin lui caressait les cheveux, approchant de temps à autre sa bouche de son front pour

l'embrasser avec affection. Cela faisait tellement longtemps que je l'avais vu agir de la sorte avec elle.

En le voyant tenter de l'apaiser avec autant de douceur, la vérité me sauta aux yeux. C'était une punition. Tout ce qui arrivait était ma faute. J'avais trahi, menti, causé du tort à l'univers et en retour, il avait orchestré l'effondrement simultané de la démocratie de ce pays d'Afrique de l'Ouest et de Rose, ma sœur de cœur.

— Capucine ! Que devons-nous faire ? se crispa Samuel en posant la main sur mon épaule pour me sortir de ma torpeur.

Robin leva les yeux vers moi. C'était un regard paniqué. Lui, l'incarnation du courage, la témérité faite homme montrait là sa plus grande faiblesse. J'avais la même faille que lui : la peur de perdre Rose.

Mais à côté de quoi étais-je passée ? Ce n'était pas un mal de ventre anodin. Dans cette région d'Afrique, la première hypothèse plausible eut été une contamination par le virus Ebola ou encore celui de Marburg. Mais Rose connaissait les zones à haut potentiel de contamination et en pleine capitale, le risque d'exposition était faible. Alors quoi ? Une appendicite ? Une infection intestinale ? À moins que...

— Capucine ! Réveille-toi ! hurla soudain Robin.

Je secouai la tête, comme si on m'avait soufflé un diagnostic peu probable mais envisageable malgré tout. Si c'était ce à quoi je pensais, il fallait que je réagisse. Vite.

— Suzanne, va me chercher mon sac de secours dans la chambre ! ordonnai-je soudain consciente que si je ne faisais rien, personne d'autre ne le ferait.

Puis me tournant vers les cousines de Rose au regard apeuré :

— Quelqu'un sait où habite Nana, l'infirmière du dispensaire ?

— Oui, moi je sais ! répondit Poupette.

— Alors cours vite chez elle et dis-lui que nous nous rendons immédiatement au dispensaire. Qu'elle soit là ou pas, nous entrerons.

— Mais c'est trop dangereux ! Tu entends les coups de feu dehors ?

— Je sais mais Rose est ma priorité ! Elle doit l'être pour chacun d'entre nous maintenant, alors cours !

J'avais hurlé, aboyé même. Si fort que Samuel se leva d'un bond.

— Je vous accompagne, dit-il du haut de son mètre quatre-vingt-dix qui eut l'air de rassurer les filles immédiatement.

Ils franchissaient le seuil de la porte avec des lampes torches lorsque Suzanne arriva en courant avec mon sac noir à rayures multicolores. Elle le posa auprès de moi et reprit sa place à la tête de Rose. Cette dernière gémissait toujours. Ce qui était bon signe. Tant qu'elle se plaignait, c'est qu'elle était consciente. Je lâchai sa main pour chercher dans mon sac. Robin la prit immédiatement à ma place. Nous échangeâmes un regard. Le moment n'était pas propice à une complicité quelconque entre nous et pourtant j'aurais tellement aimé qu'il me serre dans ses bras à cet instant. Juste pour me promettre que tout irait bien. J'avais besoin des bras de mon meilleur ami pour me rassurer et me donner confiance.

Le carrelage était froid, plus froid que la température extérieure. Mes genoux posés dessus n'eurent donc aucune difficulté à sentir ce qui arrivait, ce liquide chaud qui lentement glissa le long de ma jambe. Du genou vers la cheville. Un instant je crus à une hallucination tactile mais lorsque j'entendis la voix de Robin paniquer :

— Capucine !

Je levai la tête dans sa direction puis suivis son regard. Il était dirigé vers mes jambes, comme encerclées, prises au piège d'une marée montante soudaine, d'un rouge caractéristique. Lorsque je compris de quoi il s'agissait, lorsque mon cerveau intégra l'idée que Rose était en train de se vider de son sang à côté de moi, ce fut le noir complet. L'obscurité tomba sur moi, sur nous, sur nos vies. Une énième coupure de courant s'ajouta au décor, comme pour ajouter un dernier élément à la fête. Il y en avait quasiment tous les soirs dans cette ville sauf que celle-ci avait quelque chose d'inédit,

elle laissait résonner au loin dans les airs les bruits incessants des armes qui tiraient tandis que Rose avait cessé de gémir...